

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 2

Artikel: Causerie d'un rhumatisant : le rhumatisme. - Les bains de sable, etc. :
V
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Ballet.

Nous recevons les lignes suivantes d'un ancien employé de nos chemins de fer.

Mon cher Conteur,

Voici, à propos de la triple évasion du pénitencier de Lausanne, dont tous les journaux ont parlé dernièrement, quelques fragments d'une conversation entre le fameux criminel valaisan Ballet et le sous-officier de gendarmerie qui le conduisait.

C'était en 1872 ou 73. Ballet était transféré de Sion à Neuchâtel. Le redoutable détenu connaissait parfaitement le gendarme, avec lequel il avait fait du service militaire, aussi s'entretenait-il avec lui sur le ton le plus familier.

Comme de mon côté j'étais employé au service des trains, et que je connaissais aussi le sous-officier de gendarmerie, je ne manquai pas l'occasion de questionner un peu Ballet et d'écouter leur conversation.

Pendant le trajet, ce dernier dit au gendarme, dont le nom m'échappe en ce moment : « Allons, desserre-moi un peu ces mitaines (menottes), tu vois bien que mes doigts s'enfrottent. »

Il voulait dire par là que ses mains étaient enflées.

Et le brave gendarme de lui répondre :

— C'est bon, c'est bon, Ballet, n'insiste pas, je te connais.

— Voyons, fait le prisonnier avec malice, tu sais bien que ce n'est pas avec toi que je tenterai de m'échapper ; nous avons bien plus de facilité de le faire en prison... Ecoute, as-tu jamais mis en cage un oiseau pris en liberté ? Si oui, tu dois avoir remarqué qu'il cherchait constamment à passer la tête à travers les barreaux. Eh bien, pour nous autres détenus, c'est la même chose. Seulement, c'est une affaire de patience.

Il arrive toujours un moment où le plus malin directeur et les plus terribles surveillants se lassent. Alors, sois sûr que s'ils commettent une faute, elle ne nous échappe pas, car nous sommes toujours prêts d'avance. Il est des jours qui nous sont particulièrement favorables ; ce sont les lendemains de fêtes, les lundis et les lendemains de congé des employés, où il y a eu un verre de trop, un peu de fatigue ou autres circonstances. Alors ces jours-là, nous sommes à l'œil, et toujours prêts, vous savez ! »

Voilà, cher Conteur, très fidèlement, ce qu'il m'est resté de la conversation de Ballet avec son gendarme. Je ne l'ai jamais oublié.

Lausanne, 10 janvier 1900.

Votre ancien abonné,
B.

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Les bains de sable, etc.

V

Un après-midi, en passant de la salle de lecture sur le balcon qui longe l'hôtel à l'orient, j'y remarquai, assis dans un grand fauteuil, un monsieur qui le remplissait de sa

large carrure. Il lisait attentivement la *Tribune de Lausanne*. Evidemment, il était de chez nous. Je passai près de lui une ou deux fois et remarquai sa bonne mine rosée. Pas n'est besoin de dire que sa boutonnière était veuve de tout ruban bleu. Le rose et le bleu sont deux couleurs qui ne se marient pas.

Ce monsieur me paraissait d'une santé si florissante que je me demandais ce qu'il pouvait bien faire dans une station de bains. Mais plus je le regardais, plus je me persuadais qu'il était Vaudois, un bon Vaudois, dont j'aurais plaisir à faire la connaissance, avec qui je pourrais m'entretenir librement, sans courbettes, sans réticences, sans autre étiquette que celle de la franche gaieté et des simples convenances.

Bah ! me dis-je, hasardons : « Bonjour, Monsieur, quelles nouvelles dans la *Tribune* ? »

— Eh bien, toujours cette affaire Dreyfus, qui traîne là, sans qu'on puisse savoir ce que ça va devenir. Ça s'embarbouille chaque jour un peu plus.

Et tirant de sa poche un demi-paquet de Grandson : « Puis-je vous offrir un bout ? »

A n'en plus douter, j'avais affaire à un compatriote. Après avoir causé quelques instants sur des généralités, sur le temps, sur la contrée, sur les baigneurs et les baigneuses qui se promenaient près de là en grande toilette, à pas mesurés, et soulignant par-ci par-là leur conversation de gestes élégants, je lui dis :

— C'est bien regrettable qu'on ne puisse trouver ici de la bonne bière en chopes, mousseuse et tirée à la pression. Les bains de sable vous allèrent considérablement.

— Mais il n'y a qu'à aller là-bas, la bière en chopes y est excellente.

— Où là-bas ?

— A deux pas, chez la mère Adam. Allons-y voir.

Et en quittant son fauteuil, il fit : « Aie !... cette diable de sciatique ! »

— Comment !... avez-vous la sciatique ?

— Aloo ! depuis le croupion jusqu'au bas de la jambe.

— Eh bien, vous m'excuserez, mais ça me fait quelque plaisir en ce sens que nous pourrions compatir mutuellement à nos maux. A deux, on souffre moins, je vous l'assure.

Chose étonnante, cependant, c'est qu'en nous rendant chez la mère Adam, mon compagnon, la figure réjouie, se redressait comme un grenadier de la garde et marchait comme un jeune homme.

Je crois, vraiment, dis-je, à part moi, qu'il me la fait à l'oseille, et qu'il est venu ici absolument pour passer son temps.

— Alors que faites-vous, demandai-je, pour votre douloureuse sciatique ?

— On m'a aussi conseillé les bains de sable, et je pense commencer demain. Seulement, je ne peux pas me figurer en quoi consiste ce genre de traitement... Comment cela se pratique-t-il ?

— C'est bien simple, lui dis-je, voici :

Lorsque le temps est beau, des hommes habitués à ce travail et armés de longues raclet-

tes, vont recueillir le sable fin qui s'accumule en nombreux dépôts sur les bords du Rhône. Mais il faut qu'il soit très sec et très propre ; et pour l'obtenir tel, la raclette n'en doit enlever, au même endroit, qu'une couche de deux centimètres au plus. Car s'il contenait la moindre humidité, celle-ci oxyderait les appareils dans lesquels on le fait chauffer.

Cette récolte de sable s'entasse en quantité considérable au premier étage du bâtiment des Bains, à proximité d'une machine à vapeur, installée immédiatement au-dessus des salles de bains de sable.

Au rez-de-chaussée et directement sous la machine, se trouve une trémie, espèce de grand tambour cylindrique, qui descend du plafond jusqu'au sol, et dans lequel court en spirale un tuyau fortement chauffé par la vapeur.

C'est dans ce tambour qu'on verse le sable, dont la température s'élève graduellement jusqu'à 80 degrés au moins.

Au bas de la trémie, s'ouvre une soupape par laquelle s'écoule, dans une grande caisse, la quantité de sable suffisante pour un bain.

Aussitôt un employé aux mains faites à la dure, brasse ce sable comme un boulanger à son pétrin ; puis, de temps en temps, il y plonge, dans tous les sens, son thermomètre, afin de s'assurer que le sable a partout la même température ; autrement celui qui a été immédiatement en contact avec les tuyaux, pourrait occasionner de vives brûlures.

Dès que le thermomètre est descendu à 50 degrés, l'employé crie : « Préparez-vous ! » Alors le malade se débarrasse aussi vivement que possible de tout ce qu'il a sur le corps. La baignoire en bois, dans laquelle on étend une espèce de grand linceuil, qui retombe des bords jusqu'à terre, est prête à le recevoir. Cette baignoire a exactement la forme d'un cercueil.

Aussitôt que les employés arrivent, un premier seau de sable y est rapidement vidé : c'est là votre matelas. Vous vous y allongez et ne bougez plus. Alors vient s'ajouter le contenu de cinq ou six autres seaux, qui vous recouvre entièrement le corps. C'est presque une inhumation.

Et vous restez là, immobile, résigné, car au moindre mouvement, vous entendriez l'employé ronchonner, et pas peu. En effet, il suffit de bouger une jambe et tout est manqué ; le sable se dérange, gagne le fond de la caisse et vous êtes à nu. Cela nous est arrivé une fois, aussi avons-nous entendu une remontrance qui nous a profité.

Chose curieuse, la chaleur du sable, chauffé à 50 degrés, se supporte facilement ; on éprouve même, dans ce bain, une sensation agréable ; c'est au point qu'on prie souvent le garçon de vous y laisser au-delà du temps fixé par le médecin.

« Les bains de sable, nous dit M. Suchard, dans son *Guide du baigneur*, sont supportés à une température élevée, entre 45 et 60 degrés, grâce à la transpiration qui est absorbée au

fur et à mesure qu'elle survient. La quantité de liquide perdu par la transpiration va souvent jusqu'à un kilogramme, lorsqu'il s'agit d'un bain entier ».

A peine êtes-vous dans le sable qu'on vous ingurgite un grand verre d'eau thermale, toute bouillante, qui n'est pas précisément agréable à boire.

Quart d'heure après, vient un second verre dont on s'acquitte en grimaçant. « Variez un peu, disais-je à Louis, variez avec du Ville-neuve ».

— Si le médecin vous le prescrit, me répondait cet employé en riant, je veux bien.

Ces deux verres d'eau chaude provoquent alors une transpiration si abondante, qu'elle ruisselle, comme mille gouttières, de toutes les parties de votre corps.

Lors du premier bain, on éprouve une singulière impression. D'abord, la vue de la baignoire-cercueil ne vous réjouit guère. Et ces hommes qui, dans la crainte de laisser refroidir leur sable, arrivent en courant avec leurs seaux remplis jusqu'aux bords, ont vraiment l'air d'enterreurs qui ont hâte de vous voir passer dans l'autre monde.

Et ils sont pourtant gentils tous ces employés, François, le maître baigneur, Louis, son second et leurs aides : toujours de bonne humeur, toujours complaisants, aimables et polis.

On garde de ces braves gens un souvenir bien agréable, je vous l'assure. L. M.

Le bal des marmots.

M. Paul Duchemin, rédacteur au Crédit foncier de France, aux environs de la trentaine, à la vue de son foyer désert, devant les désillusions de sa vie de garçon, résolut de ne pas rester plus longtemps célibataire et de se créer une famille.

Ayant rencontré dans une maison amie Mlle Berthe Letellier, blonde, grasse, aux yeux d'un bleu d'outre-mer, il ne sut résister au charme pénétrant du retroussis de sa lèvre rouge comme un trait de carmin, s'éprit de la jeune fille et la demanda en mariage.

Sa situation au Crédit foncier offrant toutes garanties, les parents de Mlle Letellier ne pesèrent nullement sur la volonté de celle-ci, qui, libre de son choix, séduite par l'air franc et loyal de M. Duchemin, autant que par la régularité de ses traits et l'éclatante blancheur de ses dents, un beau soir, laissa tomber sa mignonne main dans celle du jeune homme, et, six semaines après, l'épousait.

Les revenus de la petite dot de Berthe, ajoutés aux appointements de Paul, permirent aux époux de se loger au troisième étage du n° 6 de la rue des Dames, aux Batignolles.

Comme il répugnait au mari d'astreindre sa femme aux gros ouvrages de la maison, qui, forcément, éliminent les ongles roses et gercent la délicate peau des gentilles menottes, afin de tout concilier, en attendant les futures augmentations du traitement, Berthe se contenta dans la matinée de trois heures de travail d'une femme de ménage.

Tout marcha à souhait la première année ; M. et Mme Duchemin, en pleine lune de miel, s'estimaient heureux et l'étaient en effet, quand l'arrivée d'un bébé, comble de leur félicité, changea pourtant la face des choses.

Mme Duchemin voulut à toute force nourrir son enfant, un gros gros garçon joufflu, dont elle raffolait, mais dont les soins incessants absorbaient la majeure partie de son temps. De là, la nécessité d'avoir en permanence une bonne sérieuse pour suppléer au besoin dans ses occupations la maîtresse de la maison.

Non sans regrets, on se sépara donc de la femme de ménage, probe, honnête, complaisante, dont les époux n'avaient eu qu'à se louer, et sur la présentation d'excellents certificats exhibés par une Luxembourgeoise, assez jolie brune de vingt-deux ans qui répondait au nom de Katly, celle-ci entra à leur service.

Au début, tout alla à merveille, et le rédacteur du Crédit foncier s'applaudissait d'avoir eu la main

aussi heureuse. D'humeur égale, attentive aux ordres de Madame, jamais une réponse aigre ou malsonnante, elle paraissait aimer beaucoup le petit Henri. Quel plus sûr moyen de captiver le cœur d'une mère ?

Régulièrement, tous les dimanches, M. et Mme Duchemin dinaient et passaient la soirée au dehors, tantôt chez les parents de Madame, tantôt chez le père de Monsieur.

Comme ils revenaient fort tard, aux approches de minuit, après avoir mené le petit Henri chez les grands-parents, en costume extase devant la superbe santé du bébé, la bonne rentrait au logis avec l'enfant. Sous la garde de Katly, attentionnée et possédant leur pleine confiance, les maîtres étaient sans inquiétude et jouissaient tranquillement de leur soirée.

Depuis une huitaine de mois les choses marchaient de ce train, quand un soir, après le dîner chez son père, sans cause apparente, Mme Duchemin fut subitement prise d'un malaise et bientôt perdit connaissance. Les femmes, les jeunes surtout, sont parfois sujettes à ces crises.

Grand émoi naturellement parmi les convives, mais quelques gouttes d'eau au visage lui firent vite reprendre ses sens, et, par prudence, le mari conseilla la rentrée à la maison.

Au n° 6 de la rue des Dames, M. et Mme Duchemin furent un peu surpris que la bonne n'accourût pas à leur coup de sonnette. Mais combien plus grand leur étonnement en ne la voyant pas dans sa chambre et trouvant vide la barcelonnette.

— Katly !... Katly !... appela la mère d'une voix étranglée.

Pas de réponse !

Littéralement affolée par ce silence, comme une avalanche elle dégringola l'escalier, et s'adressant à la concierge :

— Avez-vous vu Katly ?

— Oui, madame.

— Savez-vous où elle est ?

— A son rendez-vous habituel de tous les dimanches...

— Son rendez-vous ?

— Oui, madame.

— Expliquez-vous clairement, car je perds la tête.

— Eh bien, madame, tous les dimanches, en votre absence, elle va au bal...

— Mais Henri ?

— Elle l'empporte avec elle.

— Au bal ?

— Oui.

— Où est-il ce bal ?

— Tout près d'ici, au n° 144 de l'avenue de Cligny.

Ces mots à peine prononcés, le mari et la femme se précipitent dans la direction indiquée.

Une fulgurante ligne de gaz éclairait de loin un transparent au beau milieu duquel se détachait en lettres majuscules d'un rouge vif :

BAL DES MARMOTS

— C'est ici, dit Mme Duchemin en s'engouffrant comme un coup de vent dans le corridor.

Marchant droit au contrôle où un homme chauve, d'une quarantaine d'années, paraissait somnoler, et sans autres préambules :

— Monsieur, avez-vous dans votre bal une jeune femme porteuse d'un enfant ?

— Il y en a plusieurs, madame.

— Une grande brune, assez jolie fille, qui vient tous les dimanches...

— Le signalement n'est pas suffisant pour que je l'aie remarquée... Avez-vous le numéro du bébé ?

— Comment le numéro ?

— Eh ! oui, madame, car ils sont ici en assez grand nombre... Voici, du reste, madame la préposée à la réception qui va sans doute pouvoir vous renseigner, ajouta-t-il en désignant de la main une jeune femme assise non loin de là, près d'une porte vitrée.

S'avançant vivement vers elle, Mme Duchemin lui demanda :

— Vous avez probablement entendu ma question, madame ?

— Parfaitement, madame... Et vous n'avez pas le numéro ?

— Mon Dieu non, madame, et, je vous l'avoue, je ne comprends rien à tout cela...

— Allons, madame, dit la jeune femme en souriant, veuillez me suivre et peut-être pourrez-vous retrouver l'enfant.

Puis glissant une clef dans la serrure, elle ouvrit la porte donnant accès à une longue salle où, rangés dans de petits lits bien blancs et numérotés dormaient à poings fermés une trentaine de marmots !

Le moment d'étonnement disparu, guidée par son instinct maternel, Mme Duchemin courut directement au n° 27 et, suffoquée par la joie, couvrit de baisers fous le museau rose de son chérubin.

Comme elle se disposait à le prendre dans ses bras pour l'emporter, la jeune femme l'arrêtant de la main :

— Impossible, madame, de vous le donner sans la remise du ticket...

— Mais, madame, c'est mon fils...

— D'accord, madame ; mais il n'en est pas moins sous ma garde... Que dirais-je tout à l'heure à la femme porteuse du numéro qui viendra me le réclamer ?

— Que sa mère est venue le chercher.

— Cette réponse, madame, serait insuffisante pour dégager ma responsabilité.

— Comment faire, alors ? demanda fiévreusement Mme Duchemin sans toutefois lâcher le bébé.

— Rien de plus simple, madame... Que monsieur passe dans la salle de bal, trouve la porteuse de l'enfant et me l'amène... Toute difficulté disparaîtra.

— Cours au plus vite, Paul, je reste ici en attendant.

Docile à l'injonction, M. Duchemin disparut derrière la porte.

La dame préposée à la réception des bébés continuait.

— Ici, madame, nulle crainte à concevoir pour la santé des enfants, constamment sous la surveillance des deux gardiennes que vous voyez... De longs temps habituées à leur fournir des soins, à leur moindre vagissement elles accourent... De là, la prospérité sans cesse croissante de notre établissement modeste, à juste titre renommé dans le personnel des nourrices et des bonnes d'enfants... Moyennant une légère rétribution, cinquante centimes par bébé, nos danseuses peuvent goûter une joie sans mélange et se livrer à leur plaisir favori, certaines de retrouver au départ leur chérubin dans des conditions excellentes...

— Très fin de siècle ce procédé, dit en souriant Mme Duchemin, rassurée désormais sur le sort du petit Henri.

— N'est-ce pas, madame ? Et si avantageux pour les familles !... Combien de jeunes domestiques, avides de distractions, à l'insu des maîtres, quittent le soir leur chambre en *catimini*, sans souci de l'enfant confié à leur garde, pour courir le guilledou ?... Ici, madame, rien de semblable ; car les marmots sont constamment surveillés... Ah ! il serait désirable que des établissements similaires au nôtre, dont notre directeur, un humanitaire, madame, a eu l'idée géniale, puissent se vulgariser de plus en plus dans Paris.

Dès son entrée dans la salle de bal, au milieu du tourbillon de valseurs, M. Duchemin avait reconnu la Luxembourgeoise.

Le sourire aux lèvres, les yeux mi-clos, indolemment penchée sur l'épaule d'un bel artiller, dont le bras vigoureux entourait sa taille flexible, non sans grâce ma foi, la jolie fille glissait sur le parquet.

A la vue de M. Duchemin, une pointe de rouge lui monta au visage, mais, sans trop de gêne ni d'embarras, s'avançant vers lui et de la main lui désignant le militaire :

— Permettez, monsieur, que je vous présente mon futur mari, André Martin, qui, à la fin du mois, sera libéré de son temps de service... Je me proposais d'annoncer demain matin la nouvelle à Madame... Depuis longtemps nous nous aimons et je suis fière, par cette alliance, de devenir Française...

Avec une nuance d'attendrissement dans la voix :

— J'ai beaucoup à me faire pardonner, monsieur, mais, je vous en prie, ne vous montrez pas inflexible... Je vous le jure, j'aimais tendrement le petit Henri.

Un peu interloqué par cet aplomb, sans répondre directement, M. Duchemin lui dit :

— Veuillez me donner son numéro...

— Le 27 ?

— Oui.

— Le voici, monsieur... Mais je vous accompagnerai et nous irons ensemble le quérir... Oh ! je